

BYRON, LE POÈTE PESSIMISTE

PAGE LITTÉRAIRE DÉDIÉE AUX INTELLECTUELS



Lord Byron

Il en est de lui comme de Chateaubriand, comme de Lamartine, quoique son éloquence fût d'un autre frisson d'humanité que celle du premier, et sa mélancolie d'une autre saveur amère que celle du second. Il semble que les grands écrivains de notre époque soient comme ces vins, exquis, capiteux et sucrés, qui ne supportent ni les années, ni les déplacements. Pour Byron, ce vieillissement d'une oeuvre où fermentaient tant de fumées de la jeunesse, est un phénomène d'autant plus curieux qu'aucune n'a vuilli des idées de philosophie de ce lord révolté qui, du premier coup, et par une sorte d'atavisme de colère, s'était rué à l'extrémité du pessimisme et de la démocratie. C'est l'occasion d'examiner quelle transformation s'est accomplie dans les nuances de ces deux idées, — assez profonde pour que le pessimisme et la révolte de Byron semblent archaïques et, disons le mot, qui eût été si cruel à ce dandy jaloux des gilets de Brummel, démodés aux pessimistes révolutionnaires de notre âge.

* * *

Parmi les manières diverses dont la singulière maladie du pessimisme introduit, dans l'âme, son virus qui teinte toutes les pensées de sa noire couleur, on peut en distinguer deux très opposées. Il y a le pessimisme par sensualité et il y a le pessimisme par raisonnement. Qu'un homme d'un coeur inquiet, d'une imagination sombre, d'un orgueil morbide, ayant précocement abusé des sens, en arrive, à la suite de blessures d'amour-propre, à doubler la mélancolie physique de ses nerfs lassés d'une haine dégoûtée contre le monde social qui le brutalise, cet homme aboutira bien au pessimisme, et c'est le cas de Byron ; mais il sera de lui comme du Timon d'Athènes, de Shakespeare : sa misanthropie enveloppera un intense amour de la société de ses semblables ; ses dégoûts et son cynisme proviendront de l'excès d'enthousiasme avec lequel il se sera précipité vers toutes les jouissances ; son affaissement sera le lendemain d'une exaltation. Il faut lire, dans la biographie du poète, dans ses lettres, dans les fragments de ses admirables "Memoranda", les détails exacts sur la furie de sensations de son adolescence et de sa jeunesse, pour comprendre que les ironies de son "Don Juan", les partis-pris acharnés de dénigrement de l'existence qui font de ce poème le plus étonnant bréviaire de sarcasme, les révoltes de son "Manfred" et de son "Lara", les apologies criminelles de son "Corsaire" et de son "Giaour" forment l'envers d'une vie follement et passionnément bariolée de toutes les chaudes couleurs du plaisir. Que nous voilà loin du raisonnement systématique par lequel un jeune Allemand, disciple de Hartmann et qui n'est jamais sorti des bibliothèques, ou une jeune Russe vierge qui coupe ses cheveux et cache ses yeux derrière des lunettes, arrivent à considérer le monde comme un mauvais rêve et à condamner la vie sans vouloir en connaître les joies !

Pareillement, l'idée révolutionnaire demeure toujours, dans Byron, le caprice d'un grand seigneur que sa caste a blessé à la place malade de sa fierté et qui passe au "mob" en le méprisant. Le personnage d'Alp, dans le "Siège de Corinthe", n'incarne-t-il pas bien, avec l'énergie du patricien qui se venge, cette suprême aristocratie du dédain pour les instruments de la vengeance ? Il y a de l'attitude dans Byron, de la coquetterie même dans le dévouement, de la fatuité même dans l'héroïsme. C'est toujours l'élégant Anglais qui, avant de s'embarquer pour la Grèce, essayait devant une glace un casque d'or sur ses cheveux bouclés. Il était de la race de ceux qui se veulent singuliers

à tout prix, non pas seulement par désir d'étonner, mais par un besoin d'avoir des sensations qu'ils ne partagent pas. De pareils personnages peuvent donner leur sang à la Révolution, à la démocratie, à la liberté, ils ne peuvent pas donner leur coeur ; il y a, en eux, un je ne sais quoi de solitaire qui dément même leur martyre, et c'est pour cela que

Byron se dessine de plus en plus dans l'histoire comme le "noble lord", en qui l'orgueil de la naissance n'a jamais failli une minute, et pour qui la révolte contre la société ne fut qu'un excès de ce sentiment, le plus social qui soit.

Aujourd'hui que le départ se fait entre les idées de Byron et sa nature, le poète se trouve donc isolé dans son attitude et son orgueil. L'artiste aussi se trouve avoir employé les procédés d'un art qui n'est plus le nôtre. Un peu de mise en scène théâtrale dépare ces contes orientaux, qui n'ont d'oriental que le décor. Les prosodistes de l'Angleterre actuelle lui adressent des critiques de langue et de rythme qui les amènent à préférer le compliqué mais si inventif Shelley. C'est là l'inévitable déchet de toute oeuvre, si grande soit-elle, qui n'a pas été travaillée mot par mot, pour devenir un cas de la langue. C'est une étrange et ironique contradiction de la destinée littéraire qu'un rhéteur ou un grammairien, comme La Bruyère, ne perde pas un atome de sa valeur à travers les siècles, tandis que des créateurs du génie d'un Chateaubriand ou d'un Byron voient se faner plus d'une feuille de leur laurier après cinquante ans.

* * *

Mais ce qui, de Byron, ne vieillira pas, c'est sa personne, et, avec sa personne, tous ceux de ses vers dans lesquels il a rendu sensible le goût de la vie, à la fois délicat et violent, amer et tendre, sentimental et dégoûté qu'il avait en lui. Ses héros passeront dans ce qu'ils ont d'artificiel et de romantique ; mais lui, Byron, n'était ni artificiel ni romantique. Il avait une magnifique et humaine façon d'être heureux et malheureux qu'il a dite quelquefois, par exemple, dans les vers de la "Fiancée d'Abydos" : "More can I do ? Or thou require ?" ; dans ceux du "Rêve" ; dans ceux, surtout, des "Poésies domestiques" : "Adieu !... et si c'est pour toujours, — eh bien ! pour toujours adieu !..." ; dans ceux encore, uniques au monde, du second chant de "Don Juan".

Il ne s'agit plus là ni de l'orgueil du patricien, ni des blasphèmes du pessimiste, ni des audaces du révolutionnaire, ni des virtuosités de l'artiste : c'est une âme toute nue qui regarde en face toute la nature et, supprimant par une involontaire délivrance toute sensation de jugement autour d'elle, sans plus souci de l'effet à produire ou du rôle à jouer, raconte simplement et doucement l'histoire de son bonheur et de son malheur. Rien de plus généreux que cette âme, de plus au-dessus de toute préoccupation mesquine, de toute haine diminuant. C'est elle, encore, qui se révèle avec un accent inimitable dans les phrases coupées des "Memoranda" échappés à l'autodafé de Thomas Moore. Il est impossible de ne pas l'aimer, comme il est impossible de ne pas aimer le Pascal de quelques-unes des "Pensées", le Virgile de la dixième "Eglogue", le Musset de la "Nuit de Décembre", le Henri Heine du "Livre de Lazare".

La candeur de la sensibilité, qui se montre tout entière comme la peine ou le chagrin d'un petit enfant, est ici trop forte, trop vraie, trop touchante. Il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui parviennent ainsi, dans leur art, à une expression absolue de leur émotion ; mais ceux-là restent à jamais marqués d'un signe unique, le signe, peut-être, qu'un ancien prétendait demeurer comme une tache ineffaçable sur le coeur de ceux qui ont aimé une fois ; et ce signe, aucune critique ne l'effacera d'une vingtaine des pages de lord Byron. Il n'en faut pas davantage pour être un des grands poètes de l'humanité.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

VOUS SOUVIENT-IL ?

Vous souvient-il, Ninon, d'un soir,
Doux, parfumé comme l'espoir,
Où vous me dites :
"Il vaudrait mieux... demain... plus tard !...
Ami, présent d'un grand hasard,
Que tu me quittes !"

"Pourquoi, Ninon, pourquoi ces mots ?
N'entendez-vous pas mes sanglots ?"
Vous demandai-je.

Vous me répondîtes : "L'amour,
Comme la fleur, ne vit qu'un jour,
Et puis... que sais-je !"

Le temps rendra mes pas plus lents,
Mon teint fané, mes cheveux blancs :
Je serai vieille !
Qu'attendre, ami, d'un pauvre coeur,
Jardin désert où nulle fleur
Ne se réveille ?"

Vous souvient-il, Ninon, qu'alors
Je pus vous convaincre des torts
De vos alarmes ?
Et vos propos, plus d'une fois,
Dissipèrent tous mes effrois,
Toutes mes larmes !

Eh bien, Ninon, c'est vrai, le temps
Vous a vieillie, et je me sens
Très vieux moi-même !
Mais rien n'empêchera jamais,
Quoi qu'il advienne désormais
Que je vous aime !

LOUIS DE GOYENECHÉ.

ÉCHOS

On dit communément des gens qui perdent toujours quelque chose : mouchoirs, porte-monnaie, parapluie, etc., qu'ils perdraient leur tête si elle ne tenait pas à leurs épaules, mais, en fait de perte ou d'oubli, il vient de s'en faire un peu commun, ces jours-ci, à Vienne.

Il a été trouvé, dans une des rues les plus fréquentées et les plus élégantes de cette ville, une superbe automobile, dont la police n'a pu jusqu'à présent dénicher le propriétaire. Voici huit jours qu'elle est abandonnée à son malheureux sort, la "pôvre", et personne n'est venu la réclamer. Son propriétaire a dû, pour être l'auteur d'un pareil fait, devenir un adepte de "l'automaboullisme" !

* * *

Les propriétaires ne connaissent plus de limites à leurs exigences, témoin ce singulier engagement que fait signer à ses locataires un propriétaire parisien :

"M. X... s'engage à n'amener aucun chien avec lui et à n'en jamais avoir chez lui. En conséquence, par la présente, il autorise toute personne qui en trouverait un lui appartenant, errant dans les cours, jardins, escaliers ou autres lieux communs à tous les locataires, à le faire disparaître immédiatement de quelque manière que ce soit, et il s'engage à ne rien réclamer à l'auteur de la disparition du chien."

L'appétit vient en mangeant ; nul doute que, d'ici peu, ce charmant propriétaire comprendra les enfants dans la même mesure !

* * *

Le Gilt Edge Express allait arriver à New-Haven quand l'employé aux bagages entendit soudain les cris de : "Ouvrez-moi ! De l'eau, de l'eau !" qui semblaient sortir d'un cercueil, au-dessus duquel se trouvait un paquet jaune.

Epouvanté, l'employé appela le chef de train et deux de ses camarades, puis un peu enhardi, demanda : "Êtes-vous là ?" Un cri, ou plutôt un sifflement, fut la réponse. Terreur générale, le conducteur, ayant donné des coups de pied dans le paquet jaune, des cris humains s'en exhalèrent, les employés s'enfuirent. Le conducteur, resté seul, ouvrit le paquet et y trouva une cage contenant un superbe perroquet à l'adresse de Mme C. H. Ame, 87½ Marlborough Street, Boston ; valeur, 75 livres st., et, sans rancune pour cette plaisanterie involontaire, mais macabre, du perroquet voyageur, lui donna ce qu'il demandait.